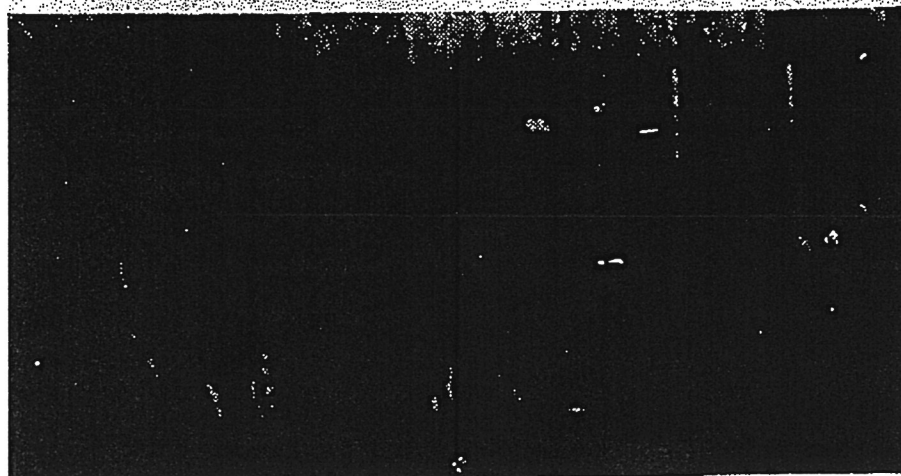




LES AUTEURS DRAMATIQUES ET LE PUBLIC POPULAIRE



LE TABLEAU DES MERVEILLES

Dans cette belle pièce de Cervantès, adaptée par Jacques Prevert et mise en scène par J.-L. Barrault, un saltimbanque montre aux notables d'un village un spectacle purement imaginaire

Il n'est sans doute pas pour nous de meilleur public que le public populaire, parce que c'est de plus en plus, le plus frais, le moins faïencé. S'il est donc un problème que peuvent se poser les auteurs dramatiques, c'est bien celui des pièces qu'il faut donner à cet immense public. Sous quelle forme entre les hommes de théâtre et les hommes du peuple la communion souhaitée peut-elle accomplir ?

Écartons tout de suite les spectacles de basse qualité dont les commerçants sans scrupules, spéculant sur les plus bas instincts, abreuvant les publics populaires. Nous dirons que de ces spectacles sont une double injure à l'art dramatique et au peuple.

Je me méfie aussi de la pièce de propagande. Pour dissiper un malentendu qui s'est déjà produit, je précise qu'il ne s'agit pas de défendre à un auteur de faire de ses convictions, de sa foi, de son idéal le ressort intérieur de son art, puisque c'est à cela que nous devons une partie des plus grandes œuvres de la littérature mondiale. Je condamne que la mauvaise pièce écrite avec le seul souci de la propagande. D'abord, une mauvaise pièce n'est jamais de la bonne propagande ; par surcroît, ce n'est pas du théâtre. Le théâtre est action ; il ne doit pas nous montrer des personnages qui raisonnent, mais des personnages qui agissent, et d'une manière

N'oublions pas en effet ceci : à partir du moment où un auteur écrit dans un but déterminé, avec une idée préconçue, il risque de se dénaturer, de se trahir, de tomber dans l'artifice. Et qu'on ne dise pas, comme certains : « Le problème ne doit pas se poser, car on écrit une pièce d'abord pour soi. » Ce n'est pas vrai : on ne peut pas écrire une pièce pour soi, ou alors on n'est pas un auteur. À la rigueur, on peut concevoir qu'il soit possible de faire un tableau pour soi, ou une statue, une symphonie, un poème, une céramique, un vitrail. Mais une pièce de théâtre, non ! L'art dramatique, pour être complet, requiert absolument l'intervention de son dernier élément qui est le public. Il doit y avoir communication entre l'auteur et le comédien, d'une part, et le public, d'autre part. Aucun véritable auteur ne pourra soutenir le contraire.

Aussi comment les auteurs de ce temps n'auraient-ils pas le souci d'atteindre ce public populaire, large et sain, dont je parlais ? Quand ce public nous dit : « Faites-nous des pièces », il touche à notre préoccupation majeure. Mais le problème n'est pas résolu pour cela. Il reste même entier. Quelles pièces écrirons-nous sans employer de moyens bas et sans nous dénaturer ? À cette question, toutes les réponses peuvent être faites. Pour ma part, je préfère la laisser sans réponse, car j'estime que chaque auteur doit y apporter librement sa réponse.

Une musique populaire moderne qui soit à la fois populaire, et vraiment de la musique, c'est chose rare en France. J'ai l'impression qu'on la trouve couramment au pays des Soviets. À nos refrains de music-hall, comparez la partition écrite par le Russe Pototsky pour le film « Harmonica ». Elle ne s'abaisse à nulle de ces concessions de vulgarité naïve, si fréquentes chez nos compositeurs de cinéma — et malgré sa belle indépendance elle reste parfaitement compréhensible à qui n'est pas antimusicien. Car, vivante et directe, elle réalise l'expression même des sentiments populaires. C'est merveille de voir comme la joie paysanne et ouvrière s'y montre vraie, naturelle, aucunement banale tout en restant naïve et simple, je dirais même pure : exempte de cette sensualité bête qui trop souvent, chez nous, prétendrait remplacer une véritable et touchante sensibilité. En France, comme dans l'Europe centrale, la gaité des films-opérettes à succès, même lorsqu'elle a certaine allure, demeure pesante, commune, plate en un mot, comparée à cette joie solide, virile, saine et gracieuse sans mièvrerie, simple sans être dénudée. On mesure tout le chemin qui nous reste à faire pour atteindre ce but : un art populaire moderne ayant une réelle beauté. On le mesure par tout ce qui sépare notre habitude musicale de cinéma, de celle que je vient d'entendre. Celle-ci, une sorte de noblesse intime (et qui se maintient jusque dans la gaité familière) la sauve de s'embourber aux marécages où se complait telle de nos petites chansons, popularisée par ce commerçant parisien qui « n'édite que des succès » (comme il l'annonce lui-même).

D'ailleurs, les milieux sont différents, et la façon de concevoir la musique. Les Russes paraissent vraiment l'aimer pour elle-même : chanter, rythmer les chœurs, évoluer sur les scènes, danser, tout cela pour leur plaisir — alors qu'en France, sous le régime de l'actuelle bourgeoisie, un concert n'est trop souvent que besogne commandée, exécutée sans enthousiasme, sans joie. Évidemment, je sais bien, l'atmosphère et les conditions sociales ne sont pas les mêmes. Mais dès maintenant, songeons à ce qu'en U.R.S.S. on réalise dans ce domaine de la musique, expression du peuple. Que cela nous soit une indication de ce qui est possible, et souhaitable. Au lieu de prendre modèle sur telle réussite de film-opérette (si contestable, musicalement), écrivons librement ce que nous sentons, ouvrons larges les fenêtres sur l'avenir, le grand air, la nature, la joie saine.

Mais tout cela reste inséparable de l'œuvre à entreprendre pour la culture musicale de la nation, sur quoi je reviendrai dans un prochain article.

Charles KOEHLIN.

INFORMATIONS